LA PULSION DE TRADUIRE, IMPULSION DU RETRADUIRE

Maria PAPADIMA[1]

Abstract: If the drive to translate can be seen in the activity of translating texts as a personal call of the translator, it is this very impulse that is at work in the retranslator's call to retranslate. Retranslations are not made just for the sake of updating old translations or for commercial reasons. The retranslator often speaks of his/her impulse to retranslate more eloquently than the mere translator. He/she admits that he/she retranslates for love, as a challenge, to compete, and last but not least, to give his/her interpretation of this or that literary text. The retranslation is then a privileged field tothink the translator.

Keywords: retranslator, retranslation field, reasons for retranslation.

Du traduire au retraduire

Dans la plupart des études concernant le phénomène de la retraduction, l'accent est mis, du point de vue interne, sur le texte traduit, son inachèvement, son incomplétude congénitale par rapport à l'original ainsi qu'à son vieillissement, sa caducité, l'immortalité n'étant réservée qu'au texte géniteur, cet archi-texte, qui traverse les siècles témoignant d'une éternelle jeunesse et d'une inaltérable beauté ; du point de vue externe, on montre du doigt le facteur commercial, le secteur de l'édition qui, au nom du profit, mais aussi du prestige, n'hésite pas à ressusciter, à intervalles réguliers, des classiques venus d'ailleurs, en les mettant au goût du jour, en leur offrant une cure de jouvence, très souvent signalée sous le nom de « nouvelle traduction » qui, tout en signalant la nouveauté de l'entreprise, occulte cependant l'idée de la continuité, de la chaîne traductive à laquelle ce dernier chaînon vient s'ajouter.

Une deuxième constatation sur laquelle les chercheurs sont unanimes concerne les œuvres pour lesquelles s'observe une grande activité de retraduction. Il faut évidemment signaler que les œuvres qui attirent le plus grand nombre de retraductions ne sont pas les mêmes

[1]Professeur associé, Département de Langue et de Littérature françaises, Université d'Athènes, mpapadima@frl.uoa.gr.

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

dans toutes les langues ; chaque culture en présente un différent éventail ; en faisant ses choix, elle ne montre pas seulement ses goûts, mais elle offre les clés de sa propre constitution, en dévoilant ainsi des chapitres de son propre histoire. En restant dans l'enceinte du monde occidental, La Bible, les poèmes homériques, les tragédies grecques, Cervantes, Shakespeare, Molière, Baudelaire, Proust, Joyce, Dostoiveski, T. S. Eliot etc. constituent des exemples assez significatifs de cette activité. Ces œuvres s'attachent à tous les genres –textes sacrés, roman, poésie, théâtre–, leur point commun étant leur haut degré d'intraduisibilité, dû soit au contenu soit à la forme, le plus souvent aux deux à la fois. Les tentatives de leur retraduction en disent long sur la nature de ces œuvres, mais aussi sur le système littéraire du pays de la langue d'accueil.

Une troisième constatation sur laquelle on n'a pas suffisamment gloser c'est que le rôle du retraducteur, dans la confection de ces habits neufs, est passé, en règle générale, sous silence, comme si dans cette activité dont il est cependant le principal acteur, on ne lui confiait que la tâche d'exécuter cette commande, une parmi d'autres, décidée et gérée en dehors de lui. Le retraducteur ne semble pas avoir attiré sur lui un intérêt particulier de la part des chercheurs qui ne le distinguent pas ou peu, dans son statut et sa démarche, du traducteur, tel qu'on le conçoit dans ses grandes lignes. Au fond, traducteur et retraducteur partagent la même part d'ombre et de marginalité, voire la même transparence.

Traducteur et retraducteur : une histoire de famille

Antoine Berman, dans son étude « La traduction et ses discours » faisait mention de cet état de choses, et plus précisément dans le chapitre « Les tâches d'une traductologie », définissait ainsi la cinquième tâche : elle

> consiste à développer une réflexion *sur le traducteur*, car on peut bien dire que celui-ci est le grand oublié de tous les discours sur la traduction. Pour ceux-ci, le traducteur est un être sans épaisseur, " transparent ", " effacé ", etc. C'est du reste de la sorte que s'imaginent et se vivent les traducteurs eux-mêmes […] On peut imaginer […] des analyses de *destins-de-traduction* où s'éclairerait le rapport du *traducteur* à l'écriture, […] Cette *analytique du traducteur*, à ma connaissance, n'existe pratiquement pas. (Berman, 1989, p.677)

Dans un ouvrage postérieur, Berman n'hésitait pas à reprendre le combat, en marquant un tournant méthodologique essentiel dans le

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

domaine de la traductologie : « Allons au traducteur » (Berman, 1995, p.73).

Malgré la constatation décevante de Berman et son incitation claire et nette à mettre sous les feux de la rampe le traducteur, les traductologues continuent, dans leur majorité, encore de nos jours, en essayant de cerner et d'expliquer le phénomène de la retraduction, à focaliser leur attention sur la traduction elle-même, sa nature, et ses particularités en tant que texte second. Ils semblent oublier le rôle du traducteur dans l'acte de traduire, et *a fortiori* celui du retraducteur. Le traducteur littéraire, et plus particulièrement le traducteur des œuvres à haut degré d'intraduisibilité, telle que l'écriture poétique par exemple, n'est pas un instrument docile qui doit tout simplement obéir à l'ordre de traduire, mais un être habité par le désir de traduire,

> la pulsion-de-traduction qui fait du traducteur un traducteur : ce qui le "pousse" au traduire et qui le "pousse" dans l'espace du traduire. […] Qu'est-ce que cette pulsion? Quelle est sa spécificité? Nous l'ignorons encore, n'ayant pas encore de "théorie" du sujet traduisant. Nous savons uniquement qu'elle est au principe de tous les *destins* de traduction (Berman, 1995, pp.74-75).

observe très judicieusement, encore une fois, Berman. Et, sans aucun doute, nous oserions ajouter qu'elle est au principe de tous les destins de retraduction. Qu'est-ce qui pousse aujourd'hui un traducteur à affronter non seulement l'original, mais aussi ses traductions préexistantes qui quelquefois portent une signature bien connue et/ou ont déjà parcouru un chemin réussi, trouvant ancrage dans le système littéraire de la langue d'accueil?

Le retraducteur est, en effet, pris dans un double mouvement, d'une part, celui de sa propre langue et culture qui le pousse à revisiter telle ou telle œuvre étrangère dans le but de la reconquérir, l'apprivoiser, remédier à une première rencontre manquée ou défaillante, ou tout simplement renouveler cette rencontre sous un autre ciel, devant un autre horizon d'attente, comme Marc B. de Launay l' observe avec justesse : « Il se crée une dynamique d'alternance au sein de laquelle toute traduction entraîne à plus ou moins court terme une retraduction » (Samoyault, p.231) ; d'autre part, celui de sa propre personne qui le pousse à affronter ses démons car « l'homme prêt à traduire est dans une intimité constante, dangereuse, admirable […] avec cette conviction que traduire est, en fin de compte, folie » (Blanchot, 1971, p.73).

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

Le traducteur amoureux

La pulsion de traduire prend souvent les caractéristiques exacerbées d'une folie amoureuse. Il suffit de lire attentivement les paratextes qui accompagnent les traductions, plus volontairement les retraductions que les premières traductions. Si l'on regarde de près l'activité du retraduire, force est de constater que le retraducteur est un traducteur plus impliqué, plus conscient de sa mission car, le plus souvent, non seulement il entreprend une retraduction de sa propre initiative, mais il se sent autorisé, peut-être même obligé, de justifier son travail, de dresser une apologie du traduire, si ce n'est du retraduire[1]. Le retraducteur, s'avère ainsi être plus bavard que le simple traducteur. Il affiche sa passion, la prend en charge, la décrit avec éloquence, lui assigne le rôle moteur de son entreprise. Si le traducteur vit inconsciemment sa folie, le retraducteur s'y consume en pleine conscience et connaissance de cause :

« C'est une autre chose de traduire les poèmes qu'on aime[2] », déclare le poète prix Nobel Odysseas Elytis dans la préface du recueil de ses traductions intitulé *Deuxième Ecriture*. Cette relation privilégiée avec le poème, voire le poète aimé, se trouve très souvent décrite dans le paratexte qui accompagne la traduction, soit comme culte du poète traduit, soit comme combat corps à corps avec le poème. « Quelquefois c'est une voix indéfinissable mais autoritaire qui nous pousse à entreprendre l'impossible. Elle s'avère plus forte que l'hésitation ou l'humilité. C'est alors que commence l'entreprise, le voyage, la découverte de l'œuvre malgré les difficultés qui nous guettent à chaque pas au cours de sa transposition dans notre langue. Le voyage, l'aventure, durent des mois, des années, comportent l'émotion de l'exploration incessante, le combat ininterrompu pour approcher le poète. Nous sondons avec dévotion sa vie personnelle. Souvent nous restons sans voix devant la richesse de la beauté, de l'émotion, de la connaissance que comporte un sonnet[3] », souligne Despo Caroussou dans l'introduction à sa retraduction des *Fleurs du mal*. Dans le même esprit se meut la confession *de profundis* de Nicos Spanias qui, dans la note préliminaire à sa retraduction d' *Une Saison en enfer*, déclare à qui

[1]voir Maria Papadima, « La voix du traducteur à travers le péritexte de sa traduction : préface, postface, notes et autres aveux » (sous publication).

[2]La traduction en français est nôtre. Odysseas Elytis, « Introduction », in *Defteri Graphi*, Athènes, Ikaros Ekdotiki Etaireia, 1996, p. 9.

[3]La traduction en français est nôtre. Despo Caroussou, « Sur le déroulement d'une traduction », in Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, [*Ta Anthi toy kako*u,] trad. Despo Caroussou, édition bilingue, Athènes, Editions Govostis, (1990;), p VII.

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

veut bien l'entendre: « Le souffle coupé, tu compatis avec le vécu du texte […] Après des heures d'efforts épuisants, trouvant (si le sort voulait bien y consentir) des correspondances capables d'ébranler le lecteur, j'éteignais la lumière et je me jetais exténué, minuit passé, au lit, prêt à m'endormir. Prêt…et à moitié endormi, je sautais du lit et je courais, avec l'habileté du somnambule droit à mes papiers, j'effaçais un mot, j'ajoutais un autre, je relisais le texte dès le début, ma traduction, d'autres traductions […] Je tombais épuisé de nouveau au lit […] Je me levais de nouveau. Je tombais de nouveau. Je me levais. Je tombais…[1] »

La charge émotive presque érotique qui colore ces aveux, illustre de la façon la plus éloquente « ce désir de traduire qui constitue le traducteur comme traducteur, et que l'on peut désigner du terme freudien de pulsion puisqu' il a, comme le soulignait Valery Larbaud, quelque chose de "sexuel" au sens large du terme » (Berman, 1984, p.21). Christoforos Liontakis, poète grec contemporain, mais aussi dernier retraducteur d'*Une saison en enfer* de Rimbaud, n'hésite pas à proférer le mot même: « La période de cette traduction c'était quelque chose entre l'Enfer et le Paradis. J'ai flirté avec elle pendant plusieurs années[2] ».

Comme les belles femmes, toujours courtisées, qui attirent les regards des galants, mais farouches et secrètes ne livrent pas leur cœur ou font semblant de s'abandonner en gardant cependant pour elles leurs pensées intimes, les grandes œuvres attirent la cour assidue des traducteurs qui se succèdent les uns aux autres, gagnent la grâce de la belle pour une période limitée pour se faire ensuite oublier ou, dans le meilleur des cas, acquièrent le statut de l'amant privilégié qui, pendant un temps court, a connu la faveur, a osé mettre son nom à côté de celui de sa Dame de cœur avant de tomber dans la disgrâce et l'oubli.

Le traducteur performant

> Au discours amoureux de certains retraducteurs, fait pendant le discours de l'émulation, de la concurrence. Faire mieux que les autres, se livrer à une sorte de compétition noble où la recherche de l'excellence s'avère être la destinée du retraducteur, comme d'ailleurs de tout artiste :

[1]La traduction en français est nôtre. Nicos Spanias, « Préface », in Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer/Mia Epochi stin kolassi*, édition bilingue, traduction Nicos Spanias, Athènes, Editions Gnossi, 1981, p. VIII.

[2]La traduction est nôtre. Christoforos Liontakis, « Note du traducteur » in Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer/Mia Epochi stin kolassi*, édition bilingue, traduction Christoforos Liontakis, Athènes, Editions Gavriilidis, 2004, p.126.

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

> *Literary retranslation is an artistic recreation and should surpass the former translation(s) because any translated version of the original cannot be perfect. Retranslation is a necessity because of the translator's desire to surpass. The successive retranslations represent the translator's perseveringly striving for artistic perfection. It is because of this persevering strife that makes the translated version of literary works, especially famous works, better and better.* (Xu, 2003, p.193)

Le traducteur interprète

Si la non–« validité » (Pym, 1998, p.82) de la traduction préexistante, et donc sa correction et son amélioration sont souvent invoquées par les retraducteurs, – cas de figure illustre, les paroles véhémentes d'un Henri Meshonnic (Meschonnic,2007, p.133), retraducteur de la Bible, ou d'un André Markowitz[1], retraducteur de Dostoievski – , le discours du retraducteur n'est pas toujours celui d'un contestataire[2] impitoyable envers le travail de ses prédécesseurs, partisan fervent d'une vérité objective et unique. Très souvent, le retraducteur prône la lecture différente, la subjectivité, la rencontre heureuse qui se fait souvent au hasard des circonstances sans suivre la linéarité ascendante d'un progrès confié au temps et à la répétition. Le collectif des retraducteurs d' *Ulysses* de Joyce en français avoue le mobile de son entreprise en ces termes: « Non pour corriger ou améliorer la traduction précédente (à la fois première et unique) mais pour affirmer qu'il existe des conditions variables de la traduction » (Samoyault, p.232). Irina Mavrodin, retraductrice de Dickens s'exprime sur la même longueur d'onde :

> Ce n'est pas toujours parce qu'une traduction existante est mauvaise ou désuète qu'on désire retraduire : c'est peut-être tout simplement parce que, en tant que traducteur, on interprète autrement le texte, comme un metteur en scène propose un nouveau spectacle, un exécutant musical une nouvelle interprétation d'un morceau. (Mavrodin, 1970, p. 77)

La dimension de la traduction en tant qu'interprétation, et même quelquefois synchronique, - comme si on jouait la même pièce dans des

[1]André Markowicz, « Note du traducteur », in Fiodor Dostoïevski, *Le joueur*, nouvelle traduction d'André Markowicz, Arles, Actes Sud, 1991, pp. 211-215.

[2]Sur le caractère contestataire du retraducteur voir ma communication : « Le retraducteur : un traducteur pas comme les autres », prononcée lors du colloque *Figure(s) du traducteur*, Université de Wroclaw, 28-30 octobre 2010 (actes du colloque sous presse).

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

salles contiguës, ce qui mettrait sans doute le spectateur averti dans l'embarras du choix - , est mise en œuvre de façon paradigmatique par les deux derniers retraducteurs de *Don Quichotte* en français, Aline Schulman[1], d'un côté, et le collectif des retraducteurs de la Pléiade[2], de l'autre, qui, avec un intervalle de quatre ans ont exécuté le même morceau de façon extrêmement divergente. Dans leurs discours respectifs, ils ne s'insurgent pas contre les traductions existantes mais exposent aux yeux de leurs lecteurs un projet de traduction complet, en expliquant chacun leur stratégie et en défendant leur choix, la première en privilégiant une véritable « restauration[3] » dans « le respect du texte et celui du lecteur[4] » les derniers, optant pour le respect « de la spécificité de[s] textes[5] », tout en se gardant « aussi bien d'une transposition archaïsante que d'une version dans le goût d'aujourd'hui[6] ».

Conclusion

Si la traduction consacre cette relation duelle qui se crée habituellement entre le traducteur et l'œuvre à traduire et qui rappelle la relation unique de l'auteur avec son œuvre, la retraduction défait ces liens, dynamite ce sens unique en multipliant les directions, mais surtout s'avère être une « façon de penser la traduction » (Samoyault, p.241), qui est aussi une façon de penser le traducteur.

Bibliographie :

BERMAN, Antoine (1984) : *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, collection tel.

[1]Miguel De Cervantes, *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, t. 1, t. 2, traduction Aline Schulman, préface Jean-Claude Chevalier, Paris, Editions du Seuil, 1997.
[2]Miguel De Cervantes, *Œuvres romanesques complètes* : t.I *Don Quichotte* précédé *de la Galatée*, tome 1, *Nouvelles exemplaires* suivies de *Persiles et Sigismunda*, introduction, traduction et notes Jean Caravaggio avec la collaboration de Claude Allaigre, Michel Moner et Jean-Marie Pelorson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001.
[3]Aline Schulman, « Traduire Don Quichotte aujourd'hui », in Miguel De Cervantes, *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, tome 1, Paris, Editions du Seuil, 1997, p. 26.
[4] *Ibidem*, p. 22.
[5] Jean Caravaggio, « Retraduire Don Quichotte pour la Pléiade », in *La Retraduction*, dir.) R. Kahn et C. Seth, Rouen, PURH, 2010, p.161.
[6] *Ibidem*, p. 161.

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)

BERMAN Antoine (1989) : « La traduction et ses discours » in *Meta*, vol.34, n 4.

BERMAN, Antoine (1995) : *Pour une Critique de traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.

BLANCHOT, Maurice (1971) : « Traduire » in *L'Amitié*, Paris, Gallimard.

CARAVAGGIO, Jean (2010) : « Retraduire Don Quichotte pour la Pléiade » in *La Retraduction*, (dir.) R. Kahn et C. Seth, Rouen, PURH.

CAROUSSOU, Despo (1990) : « Sur le déroulement d'une traduction », in Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, [*Ta Anthi toy kako*u,] trad. Despo Caroussou, édition bilingue, Athènes, Editions Govostis.

ELYTIS, Odysseas (1996) [1974] : « Introduction » in *Defteri Graphi*, Athènes, Ikaros Ekdotiki Etaireia.

LIONTAKIS, Christoforos (2004) : « Note du traducteur », in Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer [Mia Epochi stin kolassi]*, édition bilingue, traduction Christoforos Liontakis, Athènes, Editions Gavriilidis.

MAVRODIN, Irina (1990). « Retraduire Dickens », table ronde, in *Septièmes Assisses de traduction littéraire*, Arles, Actes Sud.

PYM, Antony (1998) : *Method in Translation History*, Manchester : St Jerome.

SAMOYAULT, Thiphaine (2010) : « Retraduire Joyce » in *La Retraduction*, (dir.) R. Kahn et C. Seth, Rouen.

SCHULMAN, Aline (1997) : « Traduire Don Quichotte aujourd'hui » in Miguel De Cervantes, *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, tome 1, Paris, Editions du Seuil.

SPANIAS, Nicos (1981) [1962] : « Préface », in Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer [Mia Epochi stin kolassi]*, édition bilingue, traduction Nicos Spanias, Athènes, Editions Gnossi, 1981.

XU, Jianzhong (2003) : « Retranslation: Necessary or Unnecessary » in *Babel* 49/3.

BDD-A5131 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 21:03:07 UTC)